

Famille et histoire

David Bernard¹

Il y a en France, mais pas seulement, une actualité du Complexe d'Œdipe du fait des débats houleux qui s'y sont déroulés concernant le droit à l'adoption pour les personnes de même sexe. Plus précisément, il fut notamment question lors de ces débats du modèle parental que le complexe d'Œdipe, pour sa bonne réalisation, imposerait. A savoir, la présence d'un père et d'une mère, condition nécessaire à ce que l'enfant puisse traverser de façon satisfaisante, dite « équilibrée », le complexe d'Œdipe. Je voudrais souligner aujourd'hui de quel leurre, et plus précisément de quelle fallace, participe une telle conception de l'Œdipe et de la parenté. Et cela pour marquer comment sur la famille, ainsi que le démontre Lacan, l'être parlant se raconte toujours une, des, histoire(s).

Fallace, donc. Mais laquelle ? Celle-là même que Lacan, se servant de l'équivoque, proposait d'écrire « phallace », pour faire allusion au « phallus ». « *La fallace*, dira-t-il en 1967, *où il y a la phallace cachée* »². Jeu de mot que nous pouvons trouver amusant, ou pas, mais qui surtout emporte une thèse précise que l'étymologie du mot laissait déjà deviner. Le terme de fallace dérive en effet du terme de faillir, de quelque chose qui ne tient pas le coup. Dans la fallace, il y a donc bien la phallace cachée, au sens de la castration, de quelque chose qui faillit. Il y a une phallace dans la mesure où une fois le voile levé, le phallus, attendu comme objet, ce précieux, se révélera être « l'objet » même de la tromperie. Nous en savons alors les effets dans le lien de couple, qui conduisirent Lacan à formuler sa thèse : il n'y a pas de rapport sexuel. Mais il en fit tout autant valoir la portée pour le lien de parenté. Je voudrais ici le montrer, en partant de la distinction que Lacan introduisit entre ce qui est un mythe, le complexe d'Œdipe, et ce qui ne l'est pas, le complexe de castration.

¹ MCF en Psychopathologie, Université Rennes 2, Psychanalyste (Ecole de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien), Coresponsable scientifique du colloque

² Lacan, J., « Conférence au Magistero de l'Université de Rome », le 15 Décembre 1967, paru dans *Scilicet* n°1

Que le complexe d'Œdipe soit un mythe, voilà déjà une thèse qui, au regard des débats d'aujourd'hui garde toute son actualité, si ce n'est son avance. Seulement, où situer ici la phallace ? Pour le montrer, il faut d'abord rappeler à quoi le complexe d'Œdipe répondra : le complexe de castration. Plus précisément, au réel de la castration que constitue pour une part, l'expérience d'une perte. Il s'agit là de cette perte de jouissance que produira pour l'enfant son entrée dans la demande, au bout de quoi dans son rapport à l'Autre, quelque chose laissera toujours *à désirer*. Qu'il s'agisse du désir de l'enfant, quand aucune réponse à ses demandes ne suffira à satisfaire totalement le fond de sa demande, qui est toujours demande d'amour. Ou bien qu'il s'agisse du désir de l'Autre, que là encore l'enfant ne parviendra jamais à combler. Ainsi, l'enfant fera l'expérience d'un manque, de structure irrattrapable. Le phallus, en déduit alors Lacan, sera non pas un objet de la demande, mais le signifiant de ce manque qui laisse... à désirer.

Telle est la signification du complexe de castration. Le complexe de castration consistera dans l'expérience d'une perte de jouissance, ainsi que dans la symbolisation de cette perte, que permettra le passage du phallus au rang de signifiant. Seulement de cette castration, l'être parlant veut ne rien savoir. Raison pour laquelle justement, il s'en fera toute une histoire. Peut-être est-ce même là le principe de toute histoire : « Il était Une fois... la castration ». Pour refouler la castration, remarque en effet Lacan, « *on invente toutes sortes d'histoires à dormir debout y compris les menaces des parents qui seraient les responsables en cette occasion comme s'il suffisait que les parents disent quelque chose comme cela pour qu'une structure aussi fondamentale, aussi générale que le complexe de castration en résulte* »³. Le Complexe d'Œdipe ne serait donc que l'une de ces histoires, à dormir debout. Disons alors son principe, qui suit la logique même de la névrose : là où le phallus est le signifiant du désir, le restaurer comme « objet » de la demande. En d'autres termes, « se la raconter », comme le dit bien la langue. L'Œdipe est un mythe dans la mesure où il viendra historiser le phallus comme objet de la demande. Et cela de plusieurs manières, qui font les temps successifs du complexe d'Œdipe. Il faudrait ici développer ces différents temps, et monter leur articulation à la demande. A défaut, je ne retiendrai ici que l'espérance qu'au sortir de

³ Lacan J., « Place, origine et fin de mon enseignement », dans le cadre des soirées *Les mardis du Vinatier*, 1967, inédit

l'Œdipe, ils fomentent. Le phallus serait ce « trait d'union », selon la belle équivoque grammaticale, qui permettrait de fonder un lien de complétude avec l'Autre. Et puisque l'usage de ce trait d'union reste pour l'enfant interdit, dans l'attente, la supposition de son existence dans le couple parental.

Nous en retrouverons ainsi l'écho dans ce qui fait pour l'enfant, le mystère de l'union ou de la désunion parentale⁴, où mystère est à entendre au sens des rites initiatiques de l'antiquité, ce voile derrière lequel il y aurait la présence-absence du phallus. De ce trait d'union, l'enfant fait donc une question. A quoi nous pouvons opposer le rabattement imaginaire qu'en donnent aujourd'hui ceux qui justement, n'en faisant plus mystère, en font un modèle. Je pense ici aux tenants acharnés d'un modèle de l'union parentale, où le phallus pris comme objet pourrait répartir de part et d'autre père et mère, comme homme et femme, ainsi qu'en déduction, forger le modèle de ce qui serait la bonne relation à l'enfant. Ce qui serait à faire... pour son plus grand bien. Rien d'autre en somme que la logique même de la névrose, cette espérance maintenue dans ce qui serait pour tous, le plus grand *bien*, l'objet phallique, avec ce que cet acharnement dénote comme refoulement toujours plus renforcé de la castration.

A cela, que répond la psychanalyse ? Si elle veut bien en prendre acte, ce que le symptôme lui enseigne, quand il vient démentir la possibilité d'un modèle, pour laisser à désirer. J'ai dit le signifiant de ce qui laisse à désirer : le phallus. Le phallus est donc ce qui fera la vérité d'un lien à l'enfant en tant que signifiant du manque, non comme objet. C'est à l'appui de ce manque, de ce qui laisse à désirer, non de ce qui voudrait combler, qu'une place pourra se faire qui soit habitable par l'enfant. Ce qui laisse à désirer n'est donc pas rien, mais un manque substantiel. Au point que si ce manque venait à manquer, c'est alors le symptôme qui appellera à son retour. Aussi poursuivrai-je à présent sur cette voie du symptôme pour bien marquer comment la castration peut constituer le médium, non seulement dans le lien de couple, mais également dans ce qui conditionne le lien de parenté.

⁴ Lacan, J., « Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p.579

Pour cela, souvenons-nous de Romain Gary, disant à propos de sa mère : « *J'ai toujours fait pour elle ce que j'ai pu* », et rapportant ce que cela lui valut en retour comme affect d'impuissance et de honte. Lacan en démontra alors la logique : à vouloir pallier le manque de l'Autre, l'enfant retombera nécessairement sur la différence entre ce pourquoi il est aimé, et ce qu'il peut donner. Rien d'autre que cette différence entre le phallus comme signifiant du désir, et le phallus voulu comme objet comblant. Car c'est bien à vouloir substituer l'un à l'autre, que le symptôme pourra se constituer. En témoigne le cas de ce patient de la psychanalyste Margaret Little, que rapporte Lacan dans son Séminaire *L'angoisse*. Cet homme, après avoir été invité à parler dans une émission de radio, avait en effet été affecté d'une curieuse tristesse. Il lui fallut alors deux ans avant de s'apercevoir de ce qui ce jour-là, avait fait cette tristesse. Cette participation avait en effet « *ravivé en lui le sentiment de deuil qu'il avait de la mort toute récente de sa mère qui, dit-il, ne pouvait pas voir le succès que représentait pour son fils d'être ainsi promu à une position momentanée de vedette* »⁵. Autrement dit, aux décours de ce succès, cet homme éprouvait soudainement avoir manqué à sa mère, de n'avoir pu lui donner que trop tard, l'occasion de faire sa fierté... phallique. Tel est en effet, remarque Lacan, le curieux renversement qui s'opère dans le sentiment de deuil, où nous pourrions éprouver la tristesse, voire la culpabilité, d'avoir manqué (à) l'Autre, « *alors que c'était justement en cela que nous lui étions précieux et indispensables* »⁶.

Je voudrais souligner la portée de cette dernière phrase. Nous y voyons en effet que le sujet pourra être affecté durement de n'avoir pu donner à l'Autre ce qui lui manquait, l'objet phallique, quand c'est au contraire en incarnant son manque, le phallus comme signifiant, qu'il causait son désir et pouvait *compter* précieusement pour lui. Et Lacan de conclure, « *Nous ne sommes en deuil de quelqu'un dont nous pouvons dire J'étais son manque* »⁷. Etre ce qui manque à l'Autre, et non ce qui le comble ainsi que pousse à le croire, et avec quelle force, toute la logique de la névrose, voilà donc ce qui conditionne une place pour l'enfant. La psychanalyse démontre que ce qui conditionne le lien de parenté n'est pas à situer dans le registre de la demande, mais dans celui du désir. Ici

⁵ Lacan, J., *Le Séminaire Livre X, « L'angoisse »*, Paris, Seuil, 2006, p.166

⁶ Ibid.

⁷ Ibid.

comme ailleurs, le don qui compte sera donc non pas le don d'un objet, mais le don d'un manque. Le don... de ce qu'on n'a pas, selon la définition lacanienne de l'amour. Et c'est pourquoi le précieux sera moins l'anneau que le vide qu'il encercle, quand ce vide peut se donner à l'autre et faire en effet de lui le représentant d'un manque. Non pas que le don de ce qu'on a, ne soit rien. Mais donner ce qu'on a est le principe de la fête, note Lacan, pas celui de l'amour. En somme, le don de ce qu'on a masque ce qui fait la vraie valeur de l'objet : le phallus, comme signifiant d'un manque. Il est donc vrai que : « C'est le geste qui compte », où le don fait signe de... Raison pour laquelle ce sont bien les signes donnés du désir de l'Autre, qui vaudront pour l'enfant, sans lesquels il pourrait ne compter pour rien.

Pour le faire valoir, revenons à la clinique, et même à un second cas que nous rapporte Margaret Little, sur lequel à nouveau s'arrête Lacan. Il vaut de souligner la lecture qu'il fait de ce cas au regard de ce que nous venons d'indiquer. Il s'agit d'une femme dont l'histoire fut marquée par la grande froideur, voire la violence et la dimension calculatrice des comportements de ses parents à son endroit. A lire en détail l'exposé du cas, nul doute que beaucoup d'entre nous aurions pu mettre l'accent sur les exemples de mauvais traitements qu'enfant, elle avait eu à subir. Or sur ce sujet, que retient Lacan ? Une seule scène, qu'il prend comme paradigme. La patiente se souvient en effet de cette fois où, alors qu'elle avait quatre ans, « *elle était sortie avec son père et tenait à la main un petit bâton de la taille d'un pénis. Il le lui prit, le jeta dans le torrent, et le lui montra flottant sous le pont* »⁸. Pour Lacan, qu'est-ce que cette scène venait sauvagement vérifier, qui ne cessait de se reproduire dans son histoire ? Que d'aucune façon, cette enfant ne pouvait « *représenter quelque chose qui ait pu (...) manquer à son père* »⁹. C'est là ce qu'entérine le geste du père, venu signifier que pour lui le petit bâton ne comptait pour rien, et le laissant dès lors dériver. *A contrario* de cette dérive, nous pouvons supposer ce qui ici aurait pu se jouer, qui aurait amarré l'enfant dans le désir paternel. Comment ce père aurait pu donner à cette enfant son manque, en faisant de ce petit rien quelque chose de précieux que sa fille

⁸ Little M., « R - La réponse totale de l'analyste aux besoins de son patient », in *Le contre-transfert*, collectif, Navarin, 1987, p.67

⁹ Lacan J., *Le Séminaire Livre X*, « L'angoisse », op. cit., p.170

avait, représentait pour lui, et enfin dont il aurait pu manquer. Bref, comment ce petit bâton aurait pu représenter non le pénis, mais le phallus.

Voilà donc ce que cette enfant, se saisissant de ce petit bout, nous enseigne : le phallus est ce rien autour de quoi un lien peut se constituer, qui donne chance de manquer à un Autre. Autant que le geste forcluant du père dévoile le risque d'une dérive subjective, pour qui pourrait ainsi ne compter pour rien. Cela dès lors précise en quoi la psychanalyse ne saurait d'aucune manière avancer l'idée d'un modèle parental. Ce qui fait le lien de parenté n'est pas le don du bon objet, mais le don d'un manque. Le don d'un manque, c'est-à-dire rien qui puisse se garantir par un modèle imaginaire, qui plus est forgé sur des identifications sexuées quand le phallus qui devrait les assurer, est justement l'objet qui manque. Mais en lieu et place, une fonction parentale qui pour son effectuation, restera liée aux seules contingences de la rencontre entre l'enfant, et ceux qui ainsi deviendront ses proches. Aussi, au modèle qui devrait valoir pour tous, opposerai-je une anecdote. Telle petite fille qui ce jour-là, s'approcha de son père pour lui murmurer à l'oreille ce qui était son secret. Que lui dit-elle ? Rien d'autre que : « *pscht pscht pscht pscht....* » Nous démontrant à l'opposé des longs discours, ce que le voile levé sur le secret de l'être parlant laisse apparaître : ce rien, autour duquel un lien pourra s'inventer.

Il vaut pourtant de souligner à quel point l'imaginaire commun continue de résister à cette découverte de la psychanalyse. Comment « les-parents » continuent de constituer ce mythe du don du bon objet, autour de quoi la famille devrait se réunir comme Un, façon « Famille Ricorée ». Mais justement, la famille n'est-elle pas éminemment un thème sur lequel les êtres parlants secrètent du sens, ce « *bon sens, disait Lacan, qui par-dessus le marché se tient pour le sens commun* »¹⁰ ? A partir de quoi l'on pourra vouloir imposer aux autres ce sens commun, quand justement la façon dont les autres éduquent leurs enfants, de même que leurs histoires d'amour, pensons-y, sont toujours incompréhensibles. Comble du comble, donc, que ce sens déversé au point où justement, manque l'objet qui pourrait établir ce sens comme Un. Mais voilà qui nous conduit précisément à souligner une autre raison pour laquelle sur la famille, l'être parlant se raconte toujours une histoire.

¹⁰ Lacan J., « Télévison », *Autres écrits*, 2001, Paris, Seuil, p.514

Je rappelle la première : faire du phallus un objet de demande pour symboliser et refouler la castration. Il faut y ajouter une seconde raison, conjointe à la première : cette histoire est aussi une histoire qui se jouit. Lacan le fit valoir à la fin de son enseignement. Le complexe de castration est la rencontre d'un manque, mais également la rencontre d'une jouissance, dite phallique. Il s'agira de la rencontre par l'enfant de la réalité sexuelle, c'est à dire d'une jouissance qui se présentera à lui comme hors-sens, traumatique et coupable, coupée, du fait de la castration symbolique. Ce faisant, démontre alors Lacan, le sujet secrètera du sens pour d'une part dompter par les mots cette jouissance traumatique, mais également pour substituer à cette jouissance coupée une autre jouissance, dite joui-sens. La joui-sens est donc la jouissance du sens, au point exact où le sens venait à manquer. Et c'est pourquoi le sujet non seulement se constitue une histoire, mais s'y attache.

Il y aurait en cela à reprendre la question du roman familial, au regard de cette thèse nouvelle de Lacan. Il y revint d'ailleurs lui-même, en déduisant que la famille est peut-être toujours une création, une invention, c'est à dire une élucubration au sens de cette joui-sens. En somme, un effet de refoulement, après que l'enfant ait fait l'expérience de la castration. Et d'en noter chez Freud lui-même l'indice : « *Freud n'a pas dit que le refoulement provienne de la répression : que (pour faire image), la castration, ce soit dû à ce que Papa, à son moutard qui se tripote la quéquette, brandisse : « On te la coupera, sûr, si tu remets ça »¹¹ . La famille, dans son ordre supposé et sa dimension répressive, n'est donc pas la cause du refoulement, mais son effet. Création à « *s'édifier du refoulement* »¹² , précise-t-il. Et d'ajouter, « *Rien de moins* ». Au point que « *si les souvenirs de la répression familiale n'étaient pas vrais, il faudrait les inventer, et on n'y manque pas* »¹³. Je souligne cette thèse : la famille est un effet du refoulement, que motive la structure. Un effet du refoulement, c'est à dire non seulement une façon de voiler la castration, mais également une façon de substituer en lieu et place de la jouissance coupée, cette joui-sens dont se nourrit le symptôme. J'en conclus : la famille est de ces fictions que « *l'impasse sexuelle secrète* » pour rationaliser « *l'impossible dont elle provient* »¹⁴ .*

¹¹ Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, op. cit., p.529

¹² Ibid., p.530

¹³ Ibid., p.532

¹⁴ Ibid., p.532

Voilà alors qui n'est pas sans conséquence pour la pratique. Il y a certes la nécessité de l'historisation dans l'analyse. Mais il y a aussi ce que ce déchiffrement pourrait à l'occasion alimenter comme sens joui. Raison peut-être pour laquelle dans sa pratique, Lacan pouvait à l'occasion couper court, à la jouissance prise par le sujet dans sa fiction familiale.